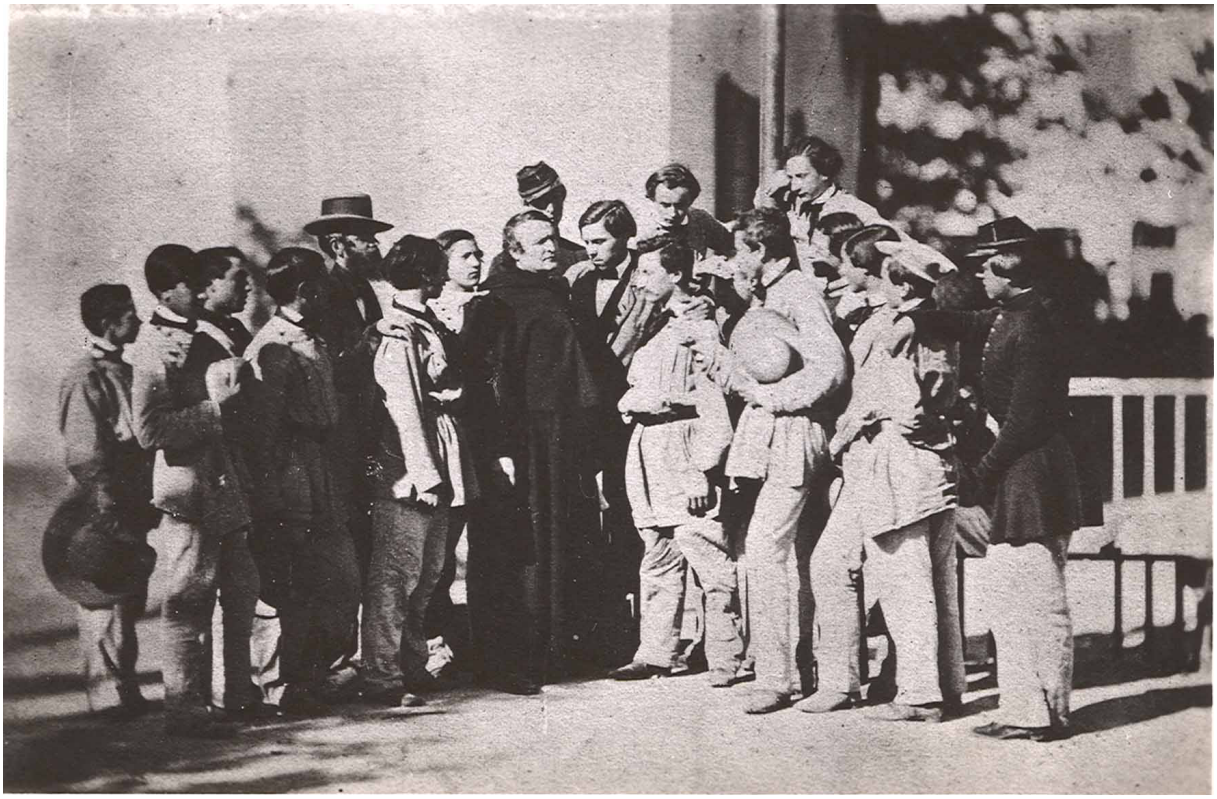
Nîmes au temps du P. Emmanuel d'Alzon

Extraits d'une conférence de Laurent FENOY, historien,
le 23 avril 2024 lors des journées pour les 150 ans de l'Institut d'Alzon.



Nîmes aux temps d'Emmanuel d'Alzon. 1830-1880.

Laurent Fenoy

Le père Emmanuel d'Alzon a beaucoup lu saint Augustin. Il l'a même traduit. Père de l'Eglise saint Augustin vit au début du V^e^ siècle. Dans une ère troublée puisqu'elle est marquée par l'avancée des Wisigoths et le sac de Rome en 410 ; une période où la civilisation chrétienne est menacée par la violence environnante. Dans ce contexte il écrit plusieurs ouvrages, dont la *Cité de Dieu*, où il expose les liens entre la cité terrestre et la cité céleste. Aussi, lorsque nourri des lectures de saint Augustin, Emmanuel d'Alzon arrive à Nîmes en 1835 se pose-t-il probablement la question de savoir comment cette cité gardoise peut tendre vers la félicité. Et sa réflexion a pu être guidée par le chapitre XIX de *la Cité de Dieu*, dans lequel saint-Augustin écrit : « *la Cité repose sur la paix, et la paix sur la justice* ».

« *la Cité repose sur la paix, et la paix sur la justice* »

Or la cité de Nîmes telle que la découvre Emmanuel d'Alzon en 1835 n'est pas une ville en paix. A en croire plusieurs observateurs, Nîmes serait le lieu d'une sociabilité méridionale exubérante s'exprimant de manière volubile dans les lieux de loisirs, notamment dans des cafés populaires et très fortement politisés, comme celui ayant pour nom *l'Île d'Elbe*, en référence à l'exil de Napoléon. Selon les rapports officiels, vantardise et alcool créent un cocktail explosif. Lors des troubles de 1815 un cultivateur se justifie après avoir assassiné une sexagénaire et sa fille en disant « *j'étais un peu dans le vin* ». Et comme le juge lui explique que bien des témoins ont constaté que son épée était ensanglantée, il répond non sans provocation : « *c'était de la rouille* »[1].

Mais au-delà de cette approche « ethnographique » datée et caricaturale, les tensions nîmoises se fondent sur l'analphabétisme source d'ignorance et d'incompréhensions. Un rapport préfectoral de 1817 précise : « *sur aucun point de la France on ne peut trouver moins*

[1] TRIOMPHE. Pierre. « Des bruits qui courent aux mots qui tuent. Rumeurs et violences dans le Gard en 1815 ». p. 17

d'instruction que dans le Gard ; on remarque, avec peine, le degré d'ignorance où sont plongées même les classes élevées ».
Doit-on également faire un rapprochement entre violence et religion ? Non, répondent les rapports institutionnels. En 1819, le sous-préfet d'Uzès constate : « *il y a peu de religion mais beaucoup de haines* ». En 1842, le préfet de Nîmes abonde en ce sens, refusant d'octroyer à la religion un rôle central dans le climat de violence : « *Hors du département catholiques et protestants sont tolérants et raisonnables ; mais rentrés chez eux ils se soumettent à de haineux préjugés* ». Le maire d'Uzès conclue en 1848 que « *le fanatisme religieux ne joue pas le moindre rôle dans les violences,* […]. *La cause unique réside dans la possession des pouvoirs locaux* ».

Il est vrai que le contexte économique et social est préoccupant. Dans la première moitié du XIX^{eme} siècle Nîmes et le Languedoc sont affectés par une grave crise de désindustrialisation. En avril 1814, la chambre de commerce de Nîmes lance un cri d'alarme : « *il n'y a ni fabrication, ni transactions, ni circulation, et le seul résultat c'est l'extrême misère des ouvriers, et l'anéantissement des affaires* ». Assertion qui résonne en écho au dépérissement de l'industrie de la soie, laquelle avait connu un âge d'or dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle avant de sombrer en raison des désordres napoléoniens, des blocus, du protectionnisme. Le marasme caractérise la première moitié du XIX^{e} siècle : alors que le tissage rapportait 18 millions de francs en 1826, il ne rapporte plus que 4 millions en 1846. Dans le même laps de temps la ville passe brutalement de 20 000 ouvriers à seulement 2500.
Il résulte de ces difficultés économiques des tensions sociales alimentées par des incompréhensions entre le patronat et les ouvriers, bien résumées par un article du *Courrier du Gard* de février 1834 lequel précise : « *il faut surtout que les ouvriers comprennent, quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils veuillent, que la société sera toujours dominée par trois sortes de supériorité : celle du nom, celle de l'intelligence et celle de la fortune* ».

LIBERTÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour 3 mois. . . . 8 fr.
Pour 6 mois. . . . 15 fr.
Pour l'année. . . . 28 fr.
Le prix de l'insertion des avis et annonces autres que les actes judiciaires, est de 20 c. par ligne.

ORDRE PUBLIC.

Ce Journal paraît le mardi et le Vendredi de chaque semaine.
On s'abonne au Bureau du Journal, quai de la Fontaine, maison Cauzid, n.° 8.
Tout ce qu'on adresse au Bureau doit être affranchi.

Courrier du Gard,

Journal Politique, Administratif et Judiciaire.

« la société sera toujours dominée par trois sortes de supériorité : celle du nom, celle de l'intelligence et celle de la fortune »

Dans ce contexte socioéconomique difficile, inévitablement les tensions politiques sont vives, d'autant plus que Nîmes, le Gard et plus largement le midi languedocien constituent un berceau de la contre révolution au même titre que la lointaine Vendée et ses chouans[2]. A Nîmes, l'opposition politique entre ceux qui se proclament « *patriotes* » ou « *royalistes* » prend un tour confessionnel dès lors que la rancœur populaire se dresse à l'encontre des protestants nombreux parmi les patrons et propriétaires. C'est dans ce contexte qu'éclate la « bagarre de Nîmes », le

[2] G. LEWIS, *The Second Vendee : the Continuity of Counter Revolution in the Department of the Gard (1789-1815),* Oxford, 1978.

13 juin 1790, affrontements sanglants entre catholiques et protestants, entre adversaires et partisans de la Révolution, évènements qui rappellent le souvenir de la « michelade » de 1567 et les heures sanglantes des guerres de religion. Ces violences politiques se prolongent au lendemain de la Révolution, notamment lors de l'épisode de la Terreur blanche en 1815 durant lequel la rumeur populaire joue un rôle essentiel et témoigne de la fragmentation sociale. A Sommières, A Saint-Gilles, partout dans le Gard, des rumeurs circulent selon lesquelles les protestants vont massacrer les catholiques ou réciproquement. Le 12 novembre 1815 à Nîmes, lors de la réouverture d'un temple protestant les réformés sont assaillis par une foule convaincue que le bâtiment regorge d'armes et de munitions.

Lorsqu'Emmanuel d'Alzon arrive à Nîmes en 1835, ces divisions sont profondément enracinées d'autant plus qu'avec la Révolution de Juillet 1830, grâce au suffrage censitaire qui ne permet qu'aux plus riches de voter, la bourgeoisie d'affaires bénéficie d'une remarquable ascension politique. Depuis les élections municipales de décembre 1831 cette bourgeoisie assure sa domination sur la gestion de la cité, dynamique qui s'accompagne d'une surreprésentation protestante. Durant l'été 1830 puis de nouveau entre 1848 et 1851, la ville est alors secouée par des tensions révolutionnaires d'une grande violence[3].
Emmanuel d'Alzon découvre une ville marquée par une forte partition géopolitique de l'espace. Deux quartiers populaires campent sur leurs positions. Au nord, les Bourgades, prolongées dans la campagne par la Vistrenque, environ dix mille habitants, où dominent les ouvriers du textile. A l'ouest, autour de la Placette, le quartier plus diversifié prolongé par la Vaunage avec deux mille habitants, majoritairement libéraux et patriotes.
Alphonse Daudet qui est né en 1840 et dont le père est un commerçant nîmois investi dans le textile décrit précisément le quartier des Bourgades au travers de la figure d'Elysée Méraut dans son ouvrage *les rois en exil* paru en 1879. « *Lorsque Élysée Méraut pensait à son enfance, voici régulièrement ce qu'il voyait : une grande chambre à trois fenêtres, inondées de jour et remplies chacune par un métier Jacquard à tisser la soie*, […], *dehors, un fouillis de toits, de maisons en escalade, toutes les fenêtres également garnies de métiers où travaillaient assis deux hommes en bras de chemise, alternant leurs gestes sur la trame, comme des pianistes devant un morceau à quatre mains.* »

« Comme des pianistes »

[3] Armand COSSON. « La Révolution de 1830 à Nîmes ». pp. 528-540

Sous la plume d'Alphonse Daudet se dessine un quartier industrieux, avec un habitat enchevêtré où l'on travaille aux fenêtres pour jouir de la lumière. Plus loin le même auteur s'attarde sur les mentalités des travailleurs. « *Toute la bourgade*, écrit-il, *était ardemment royaliste et dans chaque atelier on trouvait le portrait du roi* ». Ces habitants des Bourgades participent d'un légitimisme populaire. Ils sont catholiques, ils sont traditionnalistes, ils parlent l'occitan. Leurs détracteurs les appellent les « *cébets* », les mangeurs d'oignons. Alphonse Daudet ou André Chamson les incluent dans « *la rafataille* », le menu peuple des villes, habillé avec du « *fato* », c'est-à-dire des chiffons, des guenilles. Ils sont pauvres, s'estiment opprimés par les patrons souvent protestants. Ils se méfient de ceux qui durant la Révolution, au nom du progrès social ont privilégié les seuls intérêts de la bourgeoisie ; le socialisme dans ses différentes formes les inspire peu : le Saint simonisme a échoué auprès des ouvriers nîmois et Flora Tristan qui prêche le socialisme à Nîmes en 1844 ne recueille aucun succès. Plus tard, faisant primer le bon sens sur la raison, ils se détournent de ceux qu'on appellera lors de l'affaire Dreyfus, « *les intellectuels* ». Ils préfèrent se tourner vers l'aristocratie foncière et catholique, elle-même en conflit avec la bourgeoisie protestante.

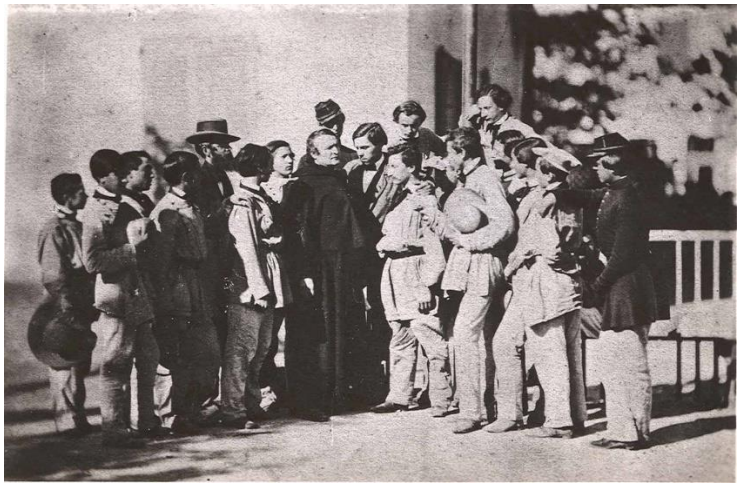
Face à ces « *mangeurs d'oignons* », il y a ceux qui dans la rue s'interpellent avec des bruyants « *citoyens* » ou « *patriotes* »! Ils plantent des arbres de la liberté et portent des prénoms révélateurs de l'emprise révolutionnaire : voici par exemple le cas de Jacques Clavel, un agriculteur de Codognan qui baptise son fils le 20 septembre 1850. Le nouveau-né s'appellera « *Danton, Maximilien, Barbes, Ledru-Rollin Clavel* ». Aux portraits du roi, ces républicains opposent ceux des grands révolutionnaires. Au club « Encontre », c'est – à-dire chez le libraire nîmois Germain Encontre se trouvent les bustes de Robespierre, Marat, Saint-Just. Les chansons véhiculent l'idéal révolutionnaire comme cette chanson qui présente Robespierre tel un Saint, un « *Robespierre – Jésus* » en quelque sorte, dont la résurrection annoncée permettra « *l'abolition de l'esclavage* ». Et lors des manifestations, ces patriotes défilent dans les rues de Nîmes en criant « *vive la guillotine* »[4] !

Ces factions populaires sont organisées et prêtes à en découdre. Le menu peuple catholique dispose de meneurs, les « *Taillons* », capables de mobiliser des troupes impressionnantes. Ainsi durant l'été 1830, on sort les armes dans les Bourgades et on appelle à l'aide les villageois de la

[4] Raymond HUARD. « Souvenir et tradition révolutionnaires : Le Gard, 1848-1851 ». pp. 565-587

Vistrenque. Bouillargues, Redessan, Manduel envoient des hommes qui sont persuadés que le catholicisme est menacé. Les Libéraux quant à eux appellent à leurs secours les villageois de la Vaunage dont 1500 sont stationnés aux Arènes. Encore en 1849, Napoléon Gaillard, un cordonnier nîmois crée « *le bataillon de l'égalité* », une société divisée en 24 compagnies dont « *la section Robespierre* ».

On le voit, la ville de Nîmes telle que la découvre Emmanuel d'Alzon est une ville scindée en partis opposés et Emmanuel d'Alzon est lui-même confronté à la violence, notamment lors des journées de mai 1848 lorsque les émeutiers parcourent les rues en réclamant sa tête.
Car Emmanuel d'Alzon est un vicaire courageux qui s'expose tant à la colère des partisans de la révolution qu'à celle des tenants de l'ordre monarchique. En 1848 il crée à Nîmes un journal au titre évocateur : « *la liberté pour tous* ». Aux idées révolutionnaires il oppose la nécessité de faire la « *Guerre à outrance contre la Révolution, jusqu'à ce que nous ayons repris ses conquêtes* ». Mais dans le même temps aux ennemis de la République, il rappelle que « *la démocratie est l'application la plus rigoureuse des principes du christianisme* » [5].

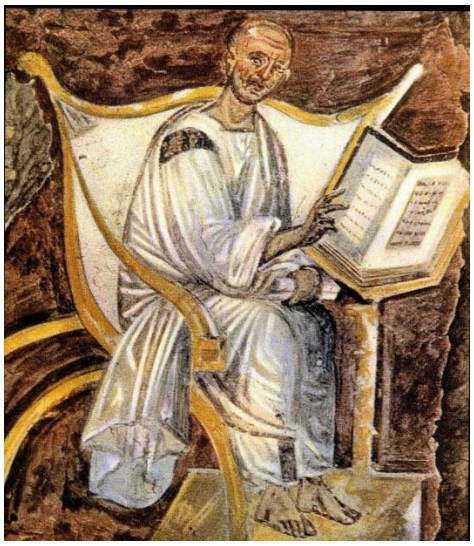


« *la démocratie est l'application la plus rigoureuse des principes du christianisme* »

Sur le plan social, le Père Emmanuel d'Alzon ne fait pas d'avantage de concessions aux positions radicales[6]. Au patronat responsable de la paupérisation il écrit : « *de 1790 à 1848, l'autorité sociale a constamment placé les classes ouvrières dans des conditions défavorables à leur dignité, à leur bien-être et à leur liberté* ». Se réclamant « *catholique et républicain* », il ordonne de « *faire valoir les justes exigences des classes laborieuses* ». Mais dans le même temps, Emmanuel d'Alzon s'oppose aux tenants de l'égalitarisme. Le journal *la liberté pour tous* titre: « *démocratie n'est pas communisme* » et le Père d'Alzon précise sa pensée lorsqu'il écrit : « *le christianisme ne reconnaît d'autre inégalité entre les enfants de Dieu que l'inégalité établie par Dieu même* ». Dans une période marquée par un élan de déchristianisation et de poussée du socialisme, la pensée sociale d'Emmanuel d'Alzon invite saint Augustin dans le

[5] Louis. SECONDY, « Le Protestantisme, La Franc-Maçonnerie, la Révolution et l'Université, selon le Père d'Alzon ».
[6] Gérard CHOLVY. « En marge d'un cinquantenaire (1921-1971). Une correspondance inédite : Lettres de Mgr. de Cabrières au Père d'Alzon (1849-1880) ». pp. 397-411.

débat : la pauvreté a des vertus propédeutiques : elle permet d'échapper à l'oisiveté par la nécessité de travailler ; le travail prolongeant, voire améliorant la création divine. Autant de principes que saint Augustin résume dans son ouvrage *De Genesi ad litteram libri* lorsqu'il réfute que le travail soit contrainte et punition et propose au contraire une vision enthousiaste du labeur : « *Ce n'était pas dans un effort douloureux, mais dans l'allégresse de sa volonté que l'homme collaborait par son travail à la création divine, la terre produisant de riantes et exubérantes moissons : occasion de louer plus hautement le créateur qui avait donné à l'âme placée dans un corps animal l'art et la faculté de travailler* »[7].



« L'homme collabore par son travail à la création divine »

Aussi, porteur de cet augustinisme optimiste, porteur de cet augustinisme volontariste, le Père Emmanuel d'Alzon s'opposait-il vigoureusement à ses contemporains dénonçant aussi bien « *le despotisme hautain du patron envers l'ouvrier que la haine profonde de l'ouvrier envers le patron* »[8]. Son programme social tenait dans ces quelques lignes : « *partout où les patrons sont allés au-devant des ouvriers, non pas seulement l'aumône à la main, mais avec des mesures inspirées par une charité intelligente, on a constaté un triple résultat : le travail s'est accru, la moralité s'est affermie, les bénéfices ont augmenté, et, comme couronnement, au-dessus des haines éteintes, une loyale* ***réconciliation*** *s'est accomplie* »[9].

*

[7] SAINT AUGUSTIN. *De Genesi ad litteram libri*. XII. pp. 34-37.
[8] Pauline PIETTRE. « Emmanuel d'Alzon (1810-1880) dans les évolutions politiques de son temps : le parcours d'un combattant au service de l'Église ».
[9] Emmanuel D'ALZON. *Écrits spirituels*, pp. 1442-43.

La « ***réconciliation*** », voilà un enjeu primordial de l'action d'Emmanuel d'Alzon à Nîmes, enjeu qu'il partage avec de nombreux Nîmois lesquels au-delà de leurs différences, de leurs sensibilités respectives participent activement à l'apaisement. Si bien que ce qui caractérise la société nîmoise aux temps d'Emmanuel d'Alzon, c'est-à-dire entre les années 1830 et 1880, réside dans le passage d'une société fragmentée, à une nouvelle sociabilité urbaine plus consensuelle, plus pacifique, autorisant un remarquable renouveau urbain dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle.

Début XX^{e} siècle, les Jardins de la Fontaine traduisent bien l'avènement de cette concorde en offrant à la vue des visiteurs et à leur méditation trois bustes rendant hommage à trois figures nîmoises du XIX^{e} siècle, toutes trois garantes de la concorde. Un juif, Bernard Lazare, un protestant Antoine Bigot, un catholique Jean Reboul.

Bernard Lazare est né à Nîmes en 1865, ville où il fait ses études secondaires avant de se rendre à Paris pour ses études supérieures. Ecrivain et journaliste, l'essentiel de son œuvre ne tient pas à son engagement anarchiste mais plutôt à son opposition aux thèses antisémites qui gagnent en importance dans les années 1880. En 1894, il publie *l'antisémitisme, son histoire et ses causes* et lorsqu'éclate l'affaire Dreyfus, il entre dans l'histoire en étant dès 1896 l'un des tous premiers à prendre position pour la réhabilitation du capitaine dans un mémoire intitulé *l'Affaire Dreyfus, une erreur judiciaire*, précédant ainsi les articles du Figaro et le « *j'accuse* » de Zola qui ne parait qu'en 1898. Il entre ainsi dans le Panthéon de ceux qui ont œuvré contre l'antisémitisme, aux cotés d'un autre juif de Nîmes, Adolphe Crémieux. Avocat au barreau de Nîmes celui-ci imposa d'en terminer avec les mesures discriminatoires qui pesaient jusque-là sur sa communauté en obtenant en 1846 l'abrogation de l'obligation qu'avaient les Juifs de prêter un serment discriminatoire avant de témoigner en justice, le *more judaico*.

L'élan de réconciliation qui caractérise la cité gardoise aux temps d'Emmanuel d'Alzon est tout autant manifeste au travers de la personnalité d'Antoine Bigot. Poète local, celui-ci écrit en patois de Nîmes, langue qui se distingue du provençal rhodanien et Bigot revendique vigoureusement cette distinction. Car le patois est la langue du peuple et si les élites veulent se faire comprendre du peuple et en même temps comprendre le peuple, il leur faut reconnaître le patois. Celui-ci concoure à l'identité nîmoise, il est la langue par excellence des mazets, lieux où s'exerce la sagesse populaire[10].

[10] Robert LAFONT. « La revanche du sujet diglosse ». Dans *Lengas, revue de sociolinguistique*. n°57. 2005.

Et justement Antoine Bigot place le mazet au cœur de la société nîmoise car il a une double fonction : grâce à une modeste production viticole et oléicole, il donne un complément de revenus à l'ouvrier du textile ; en outre il est un lieu de convivialité, de réconciliation. On y parle le patois de Nîmes lequel cimente la société nîmoise au-delà de ses distinctions politiques et confessionnelles, si bien que le mazet est la clef de voute de la concorde nîmoise[11].

Enfin, troisième figure trônant aux jardins de la Fontaine, celle du poète populaire Jean Reboul. Celui qu'on surnomme « *le poète boulanger* » né en 1796 mort en 1864 se pose la question de savoir comment se détourner de la violence. Après avoir fait paraître en 1828 le poème *l'ange et l'enfant* qui raisonne en écho au paupérisme et à la mortalité infantile, Reboul acquière une réputation nationale si bien que des auteurs célèbres comme Chateaubriand ou Alexandre Dumas viennent le visiter à Nîmes. Et à l'occasion de l'une de ces rencontres Jean Reboul exprime en quelques mots la capacité universelle de se soustraire aux affrontements par la connaissance, l'art et la spiritualité: « *figurez-vous, à Nîmes, dans cette vieille ville de discordes civiles, si je n'avais pas eu la poésie pour me plaindre et la religion pour me consoler, que serais-je devenu* » ?

Finalement Nîmes aux temps d'Emmanuel d'Alzon se caractérise par un élan civique porté aussi bien par les élites que par l'élément populaire, aussi bien par les catholiques, les

[11] *Nîmes vue par les Académiciens*. p. 13.

protestants, les Juifs. Dans ce cadre urbain plus apaisé qu'il ne l'était au début du siècle, s'opère un rebond de la ville sensible dans les sphères économiques, culturelles, sociales.
Sur le plan économique les élites nîmoises se montrent offensives et prônent le libre-échange pour servir des entreprises dont les recettes proviennent pour les 2/3 des exportations. Face aux difficultés rencontrées par l'industrie de la soie, les entreprises se reconvertissent avec succès dans la production lainière, dans la bonneterie, la production de tapis et moquettes également, l'industrie de la chaussure. Le rail prend son essor avec les lignes Nîmes Beaucaire et Nîmes La Grand-Combe permettant de nouveaux débouchés au charbon cévenol. Le dynamisme se traduit sur un plan démographique avec une population gardoise qui augmente considérablement passant de 300 000 en 1800 à 400 000 au milieu du siècle. La ville se transforme avec sa gare, son palais de justice, son esplanade. Des institutions culturelles dynamiques fleurissent, l'école de dessin qui depuis 1820 stimule l'art régional et l'industrie textile, l'académie de Nîmes reconnue d'utilité publique en 1871.

Ce dynamisme est servi par un peuple industrieux et apaisé tout comme par des cadres et parmi eux nombre d'anciens élèves du collège de l'Assomption, véritable pépinière de talents comme Louis-Numa Baragnon, député, infatigable défenseur de l'enseignement catholique, Roger de Larcy ministre et actif promoteur de la vie économique régionale. Talents qui exercent également dans le domaine social : C'est le cas de Claude-Etienne Pernet, fils de mineur, professeur à l'Assomption qui en 1865 fonde avec Antoinette Fage, les Petites Sœurs de l'Assomption dont le dévouement au service des populations les plus démunies force l'admiration. Cadres de l'Assomption, qui sous la férule d'Emmanuel d'Alzon participent de l'ouverture de Nîmes sur le monde extérieur en se mobilisant pour défendre la cause des chrétiens d'Orient menacés en Russie, dans les Balkans, et au Proche-Orient[12].

*

[12] K. ROUSSELET, *Le Père Emmanuel d'Alzon et la Russie*, dans B. HOLZER (éd.), *Les Assomptionnistes et la Russie*., pp. 72 et 73.

En dernière analyse, ce rapide examen de la société nîmoise aux temps d'Emmanuel d'Alzon met en exergue l'importance des facteurs culturels comme source de progrès local au même titre que les dynamiques économiques.
Réconciliation religieuse, tolérance politique et idéologique, reconnaissance d'une identité nîmoise fondée notamment sur le patois et le mazet constituent autant d'éléments fédérateurs permettant à la ville d'affronter les grands défis des temps à venir, lesquels ne manqueront pas : l'affaire Dreyfus, la crise du phylloxera et de la viticulture, la première guerre mondiale